

FRANÇOISE DELSUC

Lignes de vies et destinées




Edilivre
COUP DE COEUR
COLLECTION ●●●

Françoise Delsuc

Lignes de vies et
destinées



Sommaire

Traces de pas	7
Complainte	17
Libertad !	27
Bal à deux	45
Les coquelicots	53
La main griffée	65
Fatigué	73
Le rocher	81
E. T.	89
De chrome et de lune	113
La clé d'or	121
Claustrophobie	131
Ça me met en boule	139
La bête	149
Par le feu	159
Le cadeau du Père Noël	183
Amour maudit (lettre vide)	191
Le cercle	199

Le destin patiente toujours, quelque
mauvaise volonté que nous mettions
à le joindre.

Henri BOSCO
Le mas Théotime

... la vie qui aurait pu être cachée
dans la vie qui est.

Njabulo S. NDEBELE
Mots d'Afrique

À ceux qui m'ont soutenue afin de
mener à bien ce projet,
Une immense reconnaissance !

Traces de pas

Le col relevé pour se protéger des rages du vent, il marchait sur la plage, derrière l'homme.

Il n'y avait qu'eux deux par un temps pareil !

Le vent crachait son venin saupoudré de sable.

Le front plissé par une idée fixe, l'air bourru, les deux mains au fond des poches, les épaules un peu surélevées, il s'enfonçait dans son blouson dernier cri, afin de se protéger de ce vent qui bousculait l'épi chevelu derrière lequel il pouvait cacher son visage d'habitude.

Il marchait sans lever les yeux à plusieurs pas de l'ombre qu'il devinait lorsqu'il levait à peine le nez, aussitôt assailli par le vent et replongé vers le sol.

Les vagues grises qui léchaient ses bottes de caoutchouc de leur bave mousseuse semblaient marteler l'idée qui envahissait sa tête. Cette promesse, cet espoir, cet envol « Quand je serai grand... ».

Tant de trésors dans cette phrase « Quand je serai grand... » « Quand je serai grand... » pensait l'enfant qui suivait l'homme parcourant la grève désertée. Ses yeux se posèrent sur l'épaule du père qui marchait devant, toujours devant, et à une certaine distance.

Sous la veste de drap de laine de cashmere, on devinait le roulement bien agencé des muscles, l'ossature massive

et solide, la mécanique bien huilée. Son père : un pilier, une tour, une citadelle !

La veste, couleur marine enveloppait cet amas de cellules microscopiques qui formaient une vie, une volonté, une force, un esprit, un être.

Son père !

Lui, il avait dix ans, bientôt onze, et le vent rageur s'obstinait à lui piquer cette mèche blonde derrière laquelle d'habitude il se sentait à l'abri.

« Quand je serai grand... Quand je serai grand... Quand je serai grand... » scandaient les vagues comme des ouvriers en révolte. « Quand je serai grand... », indéfiniment, inlassablement. Et la mer, inépuisable Pénélope, rebrodait, goutte à goutte, les mots de son obsession.

« Quand je serai grand, je n'aurai jamais de cravate ! Elles font un col dur, un cou rigide, au père qui veut embrasser son enfant. Pas de cravates, même si elles étaient rouges comme les cerises du napperon de la cuisine de grand-mère. Ce rouge que j'aime beaucoup. Non, même pas des rouges !

J'aurai le cou tiède et accueillant pour les petits qui y mettront leur nez afin de se réjouir de mon odeur. Et puis ça m'étoufferait un truc pareil ! Non, c'est sûr, je n'aurai pas de cravate quand je serai grand. »

Au loin un bateau de pêcheurs noie sa fumée dans la cendre du ciel.

Tout est gris, tout est salé, tout est froid pour l'enfant qui a la chance de connaître la mer autrement qu'en été. Il ne voit que ce demi-deuil, ne perçoit que cette sourde mélancolie. Et l'ombre du père qui écrase inexorablement le sable devant lui.

« Quand je serai grand... Quand je serai grand, je vendrai des frites sur la plage, sous un parasol, en maillot

de bain, au Sud, bien sûr, pas ici ! J'aurai des tas d'enfants et l'on rira toujours. Je me mettrai à quatre pattes pour faire le chameau, ou l'on jouera au ballon au milieu de la foule bronzée et bruyante.

Je jetterai (par hasard !) de l'eau ou du sable, sur les dames brillantes d'huile solaire, et elles pousseront des cris perçants, comme les mouettes, en sortant de leur torpeur !

Quand je serai grand, je n'irai pas en vacances dans notre maison du bord du lac sous prétexte qu'il n'y a personne et que l'on y est tranquille. Mes enfants auront les copains qu'ils voudront, pas ceux qu'on leur a choisis et qui ne sont bons qu'à regarder un écran. Ils sauront faire des cabanes et rentreront tout sales !

J'aurai un chien, un gros, un énorme, avec plein de poils. Il mettra ses bonnes grosses pattes boueuses sur mon torse quand il sera heureux de me voir revenir. Oui, j'aurai un bon gros chien affectueux. Rien à voir avec cette chichiteuse de Milady qui dort sur les fauteuils Louis XV en jouant les bêcheuses au salon, alors qu'elle est *ridicule avec son nœud rouge entre les oreilles* ! Elle que l'on fait baigner une fois par semaine, à qui l'on fait couper les griffes, qui a un cadeau de Noël et qui voit le vétérinaire tous les mois, au cas où. – C'est un peu notre fille, vous comprenez... Nous n'en avons pas. Oui, on l'emmène partout. Elle est sage, elle ne joue jamais si on ne lui dit pas. Non, elle reste sur un fauteuil. »

« Quand je serai grand... » jette une mouette dont le vol égaré cisaille le tumulte du tableau gris. « Quand je serai grand... » Et toujours l'ombre du père écrasant le sable de son balancement lourd et régulier, qui avance, qui avance... Sur lui, le vent ne semble pas avoir prise ! Il ne doit pas avoir d'épi rebelle. C'est un colosse en marche.

« Quand je serai grand... Quand je serai grand, je n'aurai pas de téléphone, parce que le téléphone, c'est une méchante bête ! Il n'a pas l'air comme ça mais en réalité,

c'est un sournois, un hypocrite ! Une sorte de chat qui guette la souris. Et juste au moment où vous voulez être tranquille... Juste au moment où maman a fini sa toilette et se colore les ongles, bref un des rares moments où elle est, tout à vous, vulnérable avec son vernis qui sèche dans l'immobilité, coincée entre deux rendez-vous, deux envols, rare moment privilégié où son enfant peut tenter une approche... Alors paf ! Voilà l'immonde qui se met à sonner ! Et il s'y croit, avec ça ! Autoritaire, invasif, il insiste et il insiste ! Strident, lancinant, jusqu'à ce que je le fasse taire en le portant à la destinataire qui finit d'éventer « *rouge de cœur* » sur ses orteils écartelés.

Alors adieu l'instant captif recueilli, goutte à goutte, pour sa préciosité. Maman parle, parle... Cela n'abîme pas le vernis. Adieu le bonheur furtif à peine entrevu. C'est une sale bête ! Sûr qu'il le fait exprès ! »

Exemple, le jour de son anniversaire. Il était fou de joie. Son père serait là, il avait dit qu'il aiderait à faire le gâteau et resterait tout l'après-midi ! Cela paraissait incroyable. Il a eu le temps de finir le gâteau..., mais pas celui de lui voir souffler ses dix bougies...

Quand il sonne ce téléphone, c'est un rappel à l'ordre immédiat, définitif. Et si le portable s'y met en plus. Lui ou l'enfant ? On ne choisit pas, c'est lui.

Le père raccroche, s'excuse vaguement, attrape son blouson. Il est déjà dehors. Les bougies fondent, il faudra quand même les souffler. C'est la fête après tout !

Un téléphone dans sa maison ? Portable ou pas... Jamais !

Ces enfants à lui auront un papa qui rira si les bougies ne sont pas toutes soufflées du premier coup. Il leur choisira une maman sans vernis, avec plein, plein, plein de temps pour les câlins et les sourires. Elle sera belle, bien sûr pas aussi belle que Maman, car ça, ce n'est pas possible ! Mais en tout cas, il la choisira bien la maman de ses enfants.

« Quand je serai grand... » lui souffle le vent qui glisse contre son oreille. « Quand je serai grand... Quand je serai grand... »

« Quand je serai grand, personne ne m'interdira de sortir jouer avec Ali. Comme on sera plus âgés, on ne jouera plus dans les fontaines avec des bateaux de papier, on jouera à des jeux de grands que l'on aura inventés et ils seront super car Ali, pour les idées, il est super !

Et puis Ali, ce sera mon Vrai Copain. Personne ne pourra lui dire qu'il est mal élevé, sinon ils frapperont le coupable jusqu'à ce qu'il dise qu'il regrette. Peut-être même plus longtemps. »

Avec Ali, ils feront plein de choses et personne ne pourra dire que ce sont des bêtises, parce que ça n'en sera pas !

« Ali, il est d'accord pour la cabane de frites, mais c'est pas gagné... Il veut emmener toute sa famille, et maman et papa n'aiment pas du tout Ali. Je crois que c'est parce qu'il se couche très tard, dit des gros mots et s'amuse trop dans son école. Dommage que je ne sois pas dans la même, qu'est-ce qu'on rigolerait ! Quand j'en ai parlé à maman, elle m'a dit que c'était justement pour éviter cela que j'étais dans une autre que lui. Il paraît que la mienne est vraiment très bien et qu'elle est très, très, très, très fière que je sois le premier ! »

Pourtant, une chose est sûre, ils ne se quitteront pas, avec Ali, quand ils seront grands. C'est son Vrai Copain ! Il sait, il sent, il devine. Il a tout compris de son désespoir muet quand son père a déserté son anniversaire. Quand il a croisé les grands yeux marron d'Ali, il a vu qu'il souffrait pour lui.

La mère d'Ali travaille chez eux, ou plutôt elle vient trois fois par semaine et, chez eux, elle s'occupe de tout le linge sale et le redonne prêt à ranger. Elle reprend les rideaux, elle nettoie les lustres et les abat-jours précieux...

Alors, avec Ali, ils ne sont pas prêts de se quitter parce qu'avant qu'il n'y ait plus de linge à nettoyer !

Ils achèteront une immense maison où ils mettront sa mère, son père et toute la marmaille. Les enfants auront le droit de se coucher tard très souvent. Ils feront du ciment avec de l'eau et du sable, et des cabanes avec des palettes et de vieilles couvertures. Quand ils seront grands, lui et Ali.

– Alors tu rêves ?

Le père s'est retourné.

Le père, le grand, le fort, le puissant, le colosse, perdu dans ses rêves lui aussi... Ouvrir cette nouvelle clinique, que de joie mais que de soucis. Ça lui prend un temps !

Et sa femme, toujours en visite, en rendez-vous à droite à gauche alors qu'elle ne travaille pas. Avait-elle un amant ? Des amants ? Au fond, qu'importe. Tant qu'elle ne veut pas divorcer ! C'est que les capitaux, c'est elle !

Elle lui a tout apporté, son argent et sa beauté. Et puis, il faut reconnaître aussi que lui, parfois, au moment de ses gardes... Faire une escale dans de nouveaux bras, des bras conciliants. Des bras qui ne se plaignent pas de ses absences, ni de leurs maux de tête ! Des bras accueillants, différents suivant l'humeur et l'occasion. Tu me plais, je te plais, on se donne, on se partage...

Oui, qu'importe si sa femme avait un amant. Tant qu'elle ne veut pas le quitter.

Si seulement il n'y avait pas tous ces problèmes avec ce foutu gamin !

– Alors tu rêves ?

Son petit front est buté. Il s'est arrêté de marcher et regarde son père comme s'il lui reprochait quelque chose.

« Lui qui a tout... Le seul, futur héritier de son empire. Il est beau et il est doué, toutes les portes s'offrent à lui, je les lui ouvrirai s'il a besoin d'aide. Je ne sais pas s'il vaut

mieux commencer par l'école de commerce ou médecine. Enfin, on a le temps !

Impossible de savoir ce qui se cache derrière cet air têtù ! Mais regardez-le... On ne sait jamais ce qu'il a dans le crâne, celui-là ! Il est fermé comme une huître. Le voilà qui s'approche enfin en regardant le sol. Impossible de le faire avancer sur cette plage. Il se traîne. Pourtant le pédiatre lui a recommandé le grand air. On ne le trouve pas très bien en ce moment alors on a été voir mon copain Georges qui le suit depuis sa naissance. De l'air, des jeux avec ses parents. J'ai pris quatre heures pour être avec lui et voilà le travail ! Monsieur fait la tête.

C'est sa mère qui a insisté mais je lui dirai que je n'irai plus. »

C'est vrai ça, il faisait l'effort de l'accompagner ici, il pourrait apprécier... Mais non, quel temps perdu ! Il ne desserre pas les dents !

– Alors, à quoi tu penses ? Eh bien, parle !

« À rien » répondent les deux épaules soulevées et les poings au fond des poches. Sa mèche relevée, dansant au-dessus de son front dévoile encore plus sa beauté.

Il faut faire un effort, essayer de communiquer. Ce gosse, qui est le sien, dont il se sent un peu responsable, a l'air si malheureux !

– Tu as froid ?

– Non.

– Tu trouves que je marche trop vite ? Tu veux être à côté de moi ?

– Non.

– Tu veux quelque chose ? On peut aller boire un chocolat chaud si tu veux. On trouvera bien un endroit ouvert.

– Non, non...

– Mais alors qu'est-ce que tu as ?

Les épaules se soulèvent et les yeux du gamin se perdent dans le sable.

– Rien...

– Tu es pénible quand même ! Je sacrifie tout ce temps pour toi et Monsieur fait la tête ! Puisque c'est ainsi, on rentre ! J'ai assez gâché ma journée comme ça ! J'ai du travail, moi. Tu pourrais profiter du temps que je te donne !

Le père repart rapidement en avant, au bout de trois foulées :

– Alors tu viens ?

Puis il se met en marche comme un char d'assaut que rien n'arrêtera. Quand même légèrement excédé, il se dit qu'il ne comprendra jamais rien à ce gosse et que quand l'adolescence va arriver en plein, ça ne va pas être de la tarte !

L'enfant marche vite à trois pas derrière lui.

– Allez, on rentre, dépêche-toi !

Le père est de nouveau happé par ses idées : « Oui, ces nouvelles chambres... Il y a deux projets pour les équiper. »

Il continue sa marche inflexible, vers l'avant, sûr de sa force, avec, déjà, la bonne conscience de ceux qui ont fait leur devoir. Ou de ceux qui croient l'avoir fait.

Il repart, oubliant l'enfant qui avance à trois pas derrière lui.

« Il faut que je voie avec le chef comptable pour organiser au plus vite une réunion pour le hall d'accueil. »

Malade de révolte, de dégoût et de rage, le petit crisper ses poings et sa pensée. « Quand je serai grand... Quand je serai grand... »

Sans le faire exprès, aveuglément, l'enfant marche en posant rigoureusement ses pieds à l'endroit des traces humides laissées par ceux de son père. Pas à pas, sur cette

grève, il le suit, marchant sur ses pas. Marchant rigoureusement dans sa foulée.

Marchant...

Marchant déjà sur les traces de son père.

EXTRAIT

Complainte

Ce n'est pas de ma faute à moi, si je suis tout seul. Non, vraiment pas de ma faute. J'aimerais bien vivre avec une femme, avoir des amis, tout ça.

Ce n'est pas de ma faute à moi si je ne suis pas beau. Quand on est un peu raté à la naissance, il faut être riche pour se faire arranger et moi je ne suis pas riche. J'ai de l'argent, c'est tout.

Et puis, il faut en avoir envie. Pour en avoir envie, il faut une motivation et je n'en ai pas.

Je le sais que je suis laid. Si, regardez, cette espèce de grosse verrue molle au-dessus de mon œil. Oui, l'œil droit, vous voyez ?

Bien sûr que vous la voyez, comme je suis bête. Mes sourcils sont de vraies broussailles rousses, mais tout de même, on le voit bien cet horrible champignon. On le voit même si quelques poils raides en surgissent comme les cris d'une douleur.

Quand j'étais petit, cela se voyait mieux car je n'avais pas les mêmes sourcils.

Déjà on se moquait de moi. Cela tombe mal que ce soit placé juste au-dessus de mon œil fixe. Ça accuse le fait. Le fait des deux. Enfin... L'un accentue l'autre.

Il y a un côté « mal fait » à droite : verrue et œil coincé.

Il me semble que l'on ne voit que ça quand on me regarde. Mon œil, et ce qu'il y a au-dessus ! Donc, c'est vrai que je suis laid puisque tout le monde le dit. Et le dit depuis tellement longtemps !

Bien sûr il y a cette cicatrice qui fend ma lèvre inférieure d'un trait vineux, parcourt la brousse des poils de ma barbe piquante, et se termine par cette curieuse boucle au milieu de ma joue gauche.

Mais ça, c'est venu après, je ne l'avais pas en naissant donc ce n'est pas moi qui l'ai fait, ce n'est pas de ma faute. Oui, ça, c'est venu après, c'est mon père. Mais tout de même une cicatrice, on n'a pas à en avoir honte, ça fait viril, ce n'est pas comme un œil fixe et une grosse verrue ! Ce n'est pas de ma faute à moi si je l'ai celle-là. C'est en quelque sorte un souvenir de mon père. C'est que ce n'était pas un tendre mon père...

Et puis comment voulez-vous qu'il m'aime alors que ma mère n'y était pas arrivée ?

Non, ce n'était pas un tendre mon père...

Je devais encore pleurer. Il paraît que je pleurais tout le temps quand j'étais petit, et que c'était exaspérant.

Ce n'était pas un tendre, non !

Et ma mère n'était pas arrivée à m'aimer, alors, lui, comment aurait-il pu ?

Et puis une bouteille vide, brisée sur le bord de la table, ça coupe bien !

Ça, non, ce n'était pas un tendre mon père, mais je l'aimais bien, il avait ses bons moments où l'on s'amusait avec beaucoup de complicité. Parfois, on arrivait à passer par-dessus le mur de la douleur pour se retrouver.

Parfois seulement !

Et puis c'est le départ de ma mère qui l'a rendu fou, c'est sûr ! Qu'est-ce que vous voulez, se retrouver, seul, du jour au lendemain, après trois ans de mariage. Seul, avec

un moutard de deux ans qui pleure toujours et vous regarde avec un œil fixe, ce n'est pas marrant.

Quand elle s'est sauvée, on m'a dit qu'il était devenu comme fou. Il paraît même qu'il est parti courir le monde presque deux mois à sa recherche. Il devait l'aimer, c'est sûr, et même l'aimer beaucoup...

Les gens me disent qu'elle, elle était très belle. S'ils le disent, c'est que c'est vrai !

Ils me disent bien que je suis moche !

Alors, il a tout quitté et il n'a pris qu'un cheval et quelques affaires. Il a dit qu'il ne reviendrait pas sans elle.

C'est pourtant ce qu'il a fait...

Moi, c'est la voisine, Madame Villard, qui m'a ramassé. Elle en avait pourtant une pleine maisonnée déjà. Mais on ne laisse pas un enfant de deux ans tout seul, même si ses parents n'en veulent plus ! Alors elle m'a pris comme on recueille un chien perdu, en attendant que son maître le retrouve.

Moi, mon maître est revenu deux mois plus tard.

J'aurais bien aimé rester chez cette voisine... Elle est morte maintenant.

Oui, j'étais bien chez eux !

Pourtant, à l'époque, je ne m'intéressais pas encore à Marjorie. Marjorie, c'est sa fille. Oui, elle était enceinte d'elle quand je suis arrivé.

Elle est belle Marjorie ! Elle est brune avec des boucles épaisses et brillantes.

Elle a des yeux d'un bleu profond comme des lacs ! Beaucoup avaient envie d'y pêcher !

Elle a épousé un militaire. Elle est partie à la capitale maintenant. Je l'aimais bien Marjorie, avec ses mains si douces et si fines. Ses mains qu'elle a données à un militaire.